

BULLETIN DE DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

2^e PARTIE

ANALYSES D'OUVRAGES ET D'ARTICLES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

PRÉPARÉES PAR

LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE

I. LES DOCUMENTS

PRODUCTION ET REPRODUCTION

135. — ARTIGAS-SANZ (María Carmen de). — *El Libro romántico en España...* — Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, Instituto Miguel de Cervantes, 1953-1955. — 3 tomes en 4 vol., 16,5 cm, pl., fac-sim. (Colección bibliográfica dirigida por Joaquín de Entrambasaguas. Vol. 10-13).

Cet ouvrage fut présenté comme thèse de doctorat et valut à son auteur la mention équivalente du « très honorable ». Le titre fait attendre un ouvrage sur l'illustration du livre à une époque rendue particulièrement intéressante par l'introduction de techniques nouvelles et le perfectionnement de techniques anciennes. Cet aspect de la question est traité, mais ce livre, sérieux et approfondi, apporte infiniment plus. M^{lle} Artigas-Sanz a voulu montrer la valeur du livre comme source historique en prouvant que non seulement son texte est le reflet de l'époque, mais encore ce qu'elle appelle son « être physique et artistique », c'est-à-dire le papier, le format, l'encre, les caractères, les procédés d'illustration, la disposition des figures, la reliure. L'auteur veut démontrer qu'on peut étudier une époque à travers la production imprimée, non seulement au moyen du texte qui porte en lui un « pouvoir d'expression », mais encore au moyen de la forme du livre qui, dit-elle, a un « pouvoir de communication ».

C'est donc plus qu'une histoire et une bibliographie du livre romantique. M^{lle} Artigas-Sanz trace d'abord un tableau général de l'époque romantique et de ses antécédents, elle nous rappelle les caractéristiques générales du livre romantique, puis elle le décrit en Espagne en traitant successivement du papier, des caractères, des éditeurs, des imprimeurs, des procédés d'illustration, des illustrateurs avec un répertoire alphabétique, des relieurs puis des revues romantiques.

Après ce travail d'analyse, l'auteur retrace l'ambiance philosophique et littéraire du Romantisme en Espagne et hors d'Espagne, puis elle aborde la synthèse et termine le volume par une très riche et très dense conclusion sur le livre espagnol, reflet de l'époque. Intéressante au début de l'ère romantique, l'illustration devient peu à peu moins soignée, les ornements de plus en plus exubérants, la fantaisie gagne mais l'habileté manuelle et la perfection technique perdent; l'inspiration reste excellente mais l'exécution devient de plus en plus déficiente; aucun nom d'artiste ne domine.

Le tome 2 est le volume de planches. Très bien choisies, elles nous donnent des exemples

très caractéristiques du livre romantique espagnol, de ses caractères d'imprimerie, de sa composition typographique, de ses illustrations et, à la fin du volume, des exemples de l'abus dans lequel a dégénéré le Romantisme espagnol. Sur cette époque en Espagne, nous ne possédions aucun bon manuel. La lacune est maintenant comblée. Ce volume est d'un grand intérêt pédagogique. Les bibliothécaires chargés de former les élèves trouveront là tous les exemples nécessaires, bien que le format du livre réduise parfois un peu trop les planches. L'illustration du livre romantique espagnol ne donne pas l'impression, d'ailleurs, d'une bien grande originalité.

Les deux volumes du tome 3 nous donnent une bibliographie du livre romantique espagnol; l'auteur a choisi 2.000 ouvrages parmi les 11.000 qu'elle a examinés. Les livres sont groupés par année d'édition et à l'intérieur de chaque année par ordre alphabétique d'auteurs; pour chaque ouvrage est indiquée une vedette de classification systématique. Un index des imprimeurs et éditeurs précède l'énumération des volumes, une table des auteurs, artistes et premiers mots des titres anonymes la suit, ainsi qu'une table des vedettes systématiques et enfin un répertoire des bibliothèques possédantes. Ces index pratiques et détaillés, l'excellent choix des livres de la bibliographie et des planches contribuent, avec le texte d'une substance très riche, à faire de ce livre l'ouvrage qui fera autorité pour la période 1820-1860 en Espagne.

Marie-Thérèse LAUREILHE.

136. — DUMONT (Jean-Marie). — La Vie et l'œuvre de Jean-Charles Pellerin, 1756-1836.

Préface de Pierre-Louis Duchartre. — Épinal, l'Imagerie Pellerin, 1956. — 34 cm, 92 p., pl.

L'imagerie d'Épinal a été la plus variée, la plus abondante des imageries françaises; elle a aussi survécu à toutes les autres. Aussi son nom est-il, pour beaucoup, synonyme d'« imagerie populaire ». Dans leur si méritoire et important *Guide bibliographique de l'imagerie populaire*, publié à la fin de l'année dernière (Paris, Librairie d'Argences), MM. L. Ferrand et E. Magnac ont relevé près de cinquante ouvrages ou articles intéressant de façon particulière les productions d'Épinal. Nous pensons en particulier à deux ouvrages bien connus: celui de R. Perrout qui donne deux éditions (1912 et 1914), préfacées par Maurice Barrès, du texte d'articles publiés par lui dans la *Revue lorraine* (1910-1911), et celui de Lucien Descaves (1932). Le premier embrassait toute l'histoire de la firme, des origines à nos jours. Le second concernait plus spécialement le fameux Georquin. Rappelons enfin que MM. Duchartre et Saulnier avaient consacré à Épinal un long chapitre de leur magistrale *Imagerie populaire* (1925).

Le sujet n'était donc pas nouveau; mais nouvelle et bien intéressante est la façon dont il a été abordé dans ce premier volume de la collection *Trésor de l'imagerie Pellerin*. M. Jean-Marie Dumont est archiviste en chef du département des Vosges. Il a pu et su puiser dans les fonds de son dépôt et des Archives nationales, dans ceux surtout, qui sont très riches, de la Maison Pellerin. Il n'avance donc rien qui ne s'appuie sur des documents de première main et près de cinq cents références viennent étayer ses affirmations. L'étude de l'imagerie française n'est plus aujourd'hui l'affaire d'« amateurs », si distingués soient-ils. Elle peut, elle doit être l'objet de recherches systématiques, « scientifiques ». L'ouvrage de M. Dumont est un modèle du genre. Jean-Charles Pellerin y revit parfaitement. Ses origines, sa for-

mation, sa vie, ses méthodes de travail et commerciales, sa place dans son milieu professionnel et dans la société de son temps y sont exposées avec beaucoup de précision.

Voici donc, le fait n'est pas si courant, un ouvrage qui nous apporte plus que ne promet son titre : un véritable tableau de la vie d'un imagier type au début du dix-neuvième siècle, avec ses joies et ses peines, et une exacte peinture des sentiments, des mœurs populaires de l'époque. Tout cela est présenté avec une rigueur qui n'exclut pas l'élégance. Ouvert sur une agréable préface de M. Duchartre, le livre se lit facilement, avec plaisir et sa clientèle débordera certainement celle des spécialistes. Il est de plus, fort bien édité, et les hors-texte ont été coloriés à la main, au patron, comme le furent les originaux, il y a plus d'un siècle.

Jean-Pierre SEGUIN.

137. — HENSEL (Evelyn). — Catalog card reproduction. (In : *Journal of cataloging and classification*. Vol. 12, n° 4, oct. 1956, pp. 209-220).

Cette étude rend compte des résultats obtenus dans un certain nombre de bibliothèques américaines utilisant divers procédés de multigraphie des fiches : xérogaphie, Multilith, Adressograph, Mimeograph. Chaque expérience est décrite de manière à renseigner pratiquement le lecteur sur les points suivants : conditions d'utilisation ; technique ; statistiques du travail effectué ; coût ; difficultés.

138. — Manuel de reproduction et de sélection des documents (3^e suppl.). — La Haye, F. I. D., 1956.

On sait que ce *Manuel* a été publié sous forme de feuillets mobiles pour en faciliter la mise à jour. La série de feuillets portant la date du 31 octobre 1956 est à la disposition des souscripteurs. Des bibliographies, des listes d'appareils sont complétées. Une nouvelle notice est consacrée à l'electrofax. Elle est extraite de l'article de M. L. Sugarman : *A New tool for the graphic arts*. (In : *Proceedings of the seventh annual meeting of the Technical association of the graphic arts*. May 1955, 14 p.).

Il s'agit d'un procédé de photographie électrostatique signalé aux imprimeurs par la revue *Caractère* dans son numéro de juin 1956 (pp. 75-79). L'élément photosensible est un mélange du type oxyde de zinc dans un liant résineux spécial dont on peut facilement enduire presque n'importe quel support. Un tel enduit est insensible à la lumière quand il n'est pas chargé, mais acquiert des qualités photographiques utilisables quand une charge électrostatique est appliquée à sa surface. Le procédé electrofax est encore en cours d'expérimentation. Comme le signalent Chester M. Lewis et William H. Offenhauser Jr. dans *Microrecording. Industrial and library applications*, dont nous rendrons compte dans le prochain numéro du *Bulletin*, le « Bureau of aeronautics at the Naval air station » de Alameda, California, expérimente un agrandisseur très rapide basé sur ce procédé et capable de reproduire quinze dessins techniques (43 × 55 cm environ) par minute à partir d'un microfilm positif 35 mm. Un feuillet du *Manuel* décrit cet agrandisseur.

Paul POINDRON.

TRAITEMENT ET CONSERVATION

139. — Bollettino dell'Istituto di patologia del libro « Alfonso Gallo ». Anno 15, fasc. 1-2, Gennaio-Giugno, 1956.

Ce numéro est presque intégralement consacré à l'étude de la lutte contre les termites. La présence de deux espèces de ces insectes (*Reticulitermes lucifugus*, *Caloterms flavicollis*) a été signalée à plusieurs reprises depuis plus d'un demi-siècle en Ligurie, Toscane, Ombrie, Sardaigne, Latium, Pouilles, Calabre, et en 1951, la constitution d'un Comité interministériel pour la lutte contre les termites fut jugée nécessaire afin d'assurer la protection du patrimoine bibliographique, archivistique et artistique.

De nombreux articles nous renseignent sur les conditions de vie des termites, leurs apparitions en différents points du territoire, les modes de traitement préventif et curatif actuellement utilisés ou à l'étude en Italie.

Yvonne GUENIOT.

DIFFUSION

140. — JESSEN (Hans). — Gesamtkatalog der deutschen Presse. (In : *Zentralblatt für Bibliothekswesen*. Jhrg. 70, Heft 7-8, 1956, 286 p.).

Le « Gesamtkatalog der deutschen Presse » à Brême, Staatsbibliothek, Breitenweg 44-45, peut fournir aux bibliothèques allemandes et étrangères l'état des collections des journaux allemands se trouvant dans les bibliothèques allemandes et étrangères. Le travail, commencé en 1933 par le Dr. Hans Traub, a été repris en 1954 et, grâce à un questionnaire adressé aux bibliothèques allemandes et étrangères, 7.000 journaux ont déjà été traités.

Jenny DELSAUX.

141. — SCHANZLIN (Hans Peter). — Die Schweiz und das *Répertoire international des sources musicales* (RISM). (In : *Nachrichten. Nouvelles*. Association des bibliothécaires suisses. 32^e année, n^o 4, 1956, pp. 97-103).

Grâce au travail effectué par M. Schanzlin, le RISM, dont le secrétariat central se trouve, rappelons-le, à la Bibliothèque nationale, est assuré de la plus complète participation suisse. Une enquête préliminaire avait, en 1955, atteint 189 bibliothèques de ce pays; il fallut une nouvelle circulaire pour décider quelques récalcitrants à répondre à la question : « Possédez-vous des fonds musicaux antérieurs à 1800? » Les plus pauvres envoyèrent généralement eux-mêmes leurs listes ou leurs fiches à la centrale établie à la Bibliothèque de l'Université de Bâle. Pour les autres bibliothèques, M. Schanzlin les répertoria lui-même, grâce à quelques voyages. Si le résultat n'est pas sensationnel, on a du moins découvert quelques exemplaires rares de « recueils » imprimés (contenant des œuvres de plusieurs auteurs) des XVI-XVIII^e siècles qui doivent former la matière du premier volume du RISM (à paraître en 1957) et l'on est sûr que pour la totalité d'un pays le problème a été épuisé.

Une remarque faite par l'auteur met une fois de plus en valeur les effets salutaires que ce catalogue collectif international déclenche dans un grand nombre de pays : stimulés

par cette vaste entreprise, plusieurs bibliothécaires suisses ont décidé de rédiger des catalogues spéciaux de leurs fonds musicaux, sur fiches ou même imprimés.

François LESURE.

CONSTRUCTION, ÉQUIPEMENT, OUTILLAGE

142. — *Library trends. — Mechanization in libraries.* Arnold H. Trotter, issue editor. — Oct. 1956, pp. 191-308.

Dans l'article qui introduit une série d'études consacrées à cette question d'actualité, M. Melvin J. Voigt (*The trend toward mechanization in libraries*, pp. 193-205) fait observer que l'on emploie indifféremment les termes « mécanisation » et « automation », comme s'il s'agissait de synonymes. En réalité, le terme « automation » introduit une idée de régularisation et de contrôle des opérations mécaniques (type : thermostat domestique).

Les études présentées par *Library trends* envisagent l'ensemble de ces problèmes. L'auteur rappelle l'intérêt pris par les bibliothécaires américains, dès le XIX^e siècle, à ces questions d'équipement. Ne discutait-on pas, en 1877, sur l'emploi des machines à écrire pour les opérations de catalogage? En 1897, certains bibliothécaires raillaient déjà la manie des perfectionnements techniques. En dépit de ces critiques, le désir de servir plus efficacement et plus rapidement les lecteurs devait amener les bibliothécaires à utiliser et à adapter les machines existantes, plus rarement à en concevoir de nouvelles. L'organisation scientifique du travail a sa place dans les bibliothèques comme ailleurs, et l'automation elle-même pourrait être envisagée dans la mesure où l'on doit traiter le matériel en quantité industrielle. Il convient toutefois d'être prudent et d'admettre que chaque bibliothèque est un cas d'espèce. Une grande bibliothèque universitaire, par exemple, peut avoir intérêt à substituer les procédés xérogaphiques à l'utilisation des fiches imprimées de la Bibliothèque du Congrès, alors que ce procédé se révélerait trop onéreux pour une petite bibliothèque universitaire. Il y a lieu de déterminer à quel niveau la mécanisation s'avère rentable et, avant d'adopter une machine, on doit envisager les difficultés (prix élevé; dépréciation rapide; difficulté de renoncer à l'équipement une fois qu'il a été mis en œuvre, etc). On doit calculer les améliorations réalisées du point de vue de la qualité et de la quantité, de la précision du travail, de l'économie, etc. Si l'enregistrement mécanique direct de l'information proprement dite se heurte (exception faite du microfilm) à des difficultés que l'on reconnaît aujourd'hui, après une période d'illusions, l'emploi des machines pour sélectionner les informations contenues dans les documents imprimés se présente sous un jour plus favorable. Un tel emploi ne se conçoit toutefois à l'heure actuelle que dans la perspective des entreprises bibliographiques de grande envergure (type : *Chemical abstracts*). La mécanisation des moyens d'information a été plus favorablement accueillie en ce qui concerne les sciences et les techniques, où elle répond au vœu des spécialistes et où les moyens financiers ne font pas défaut, que dans le domaine des sciences humaines et des sciences sociales où elle est moins souhaitée et plus malaisée à financer. Cependant, remarque l'auteur, la recherche présente, pour l'historien obligé de s'orienter dans les documents d'archives et les manuscrits, un caractère aussi complexe que pour le « scientifique ». Les applications de l'« automation », dans le domaine bibliothéconomique, sont encore plus restreintes. Elles ne pourraient être envisagées que pour

certaines techniques (les opérations de prêt, par exemple) ou pour certaines bibliothèques (celles qui sont en mesure d'utiliser les fiches perforées). Elles ne pourraient se développer qu'à la faveur d'un changement radical dans l'organisation des travaux bibliothéconomiques. Si la « bibliothèque automatique » n'est encore qu'un lointain mirage, la mécanisation n'a pas dit son dernier mot.

Scott Adams (*Library communication systems*, pp. 206-215) envisage tout d'abord les moyens « administratifs » d'information, souvent empruntés aux services industriels : progrès des installations téléphoniques extérieures et intérieures (« Bell system », « Telautograph »); signalisation visuelle dans les salles de lecture des grandes bibliothèques dépourvues d'accès direct aux rayons. Est citée en exemple l'utilisation du télétype pour le prêt interbibliothèque : le « Teletypewriter Exchange System » (TWX) installé notamment pour 14 des 16 dépôts du « Midwest Inter-Library Center » de Chicago. Le fonctionnement coûte \$ 2.767 par an et le système s'avère onéreux (\$ 2,36 par unité). Les augmentations de prix des messages TWX ont sensiblement entravé le développement de telles installations. Suit une étude comparée de deux procédés de fac-similés utilisables pour le prêt interbibliothèque : le microfilm d'une part, la transmission instantanée des fac-similés par procédé électronique d'autre part, ce dernier procédé appelé à un rapide développement pour la documentation scientifique et technologique.

Place limitée, jusqu'à nouvel ordre, de la mécanisation en ce qui concerne l'équipement de la bibliothèque (circulation, liaisons, transports), constate M. Carl Vitz (*Transportation equipment*, pp. 216-224) qui envisage tour à tour : ascenseurs, « escalators », monte-livres, tubes pneumatiques, chariots à livres, etc.

L'article suivant de Jewel C. Hardkopf (*Office machines and appliances*, pp. 225-238) fait prévoir un développement rapide du machinisme dans les bureaux, favorisé par la difficulté de recrutement du personnel de bureau, la certitude de réaliser un gain de temps et une plus grande précision, le souci de confier aux machines les tâches les plus monotones. L'auteur engage les bibliothécaires impatients d'acquiescer des machines, à réfléchir tout d'abord sur l'utilité de la machine elle-même; il fixe les critères qui doivent guider leur choix, donne des indications sur la durée moyenne de l'existence d'une machine, envisage les services que l'on peut attendre des machines à écrire, à calculer, à dicter, à plier, des fichiers rotatifs — tous ces mécanismes perfectionnés devant lesquels nous nous arrêtons volontiers lorsque nous visitons, chaque automne, le salon de l'équipement de bureau.

Un article de Ralph Blasingame traite de certains dispositifs pratiques accessoires du type du grattoir électrique (*Gadgets : Miscellanea, but not all trivia*, pp. 239-243).

Miss Helen T. Geer à qui l'on doit une étude bien informée sur les techniques mécaniques du prêt¹, résume les avantages comparés des diverses machines par rapport aux diverses catégories de bibliothèques (*Charging machines*, pp. 244-255).

Les duplicateurs, constate M. John M. Dawson (*Duplicating machines*, pp. 256-264), jouent un rôle de plus en plus important dans les bibliothèques, puisque certains périodiques d'information, comme *l'Information Bulletin* de la Bibliothèque du Congrès, sont

1. Geer (Helen Thornton). — *Charging systems*. — Chicago, ALA, 1955. — 22 cm, xiv-177 p., fig.

actuellement réalisés par cette technique, au même titre que les rapports, listes de nouvelles acquisitions, etc. Les problèmes posés par la question des formats de fiches, en ce qui concerne l'utilisation des duplicateurs pour les catalogues, ont été ingénieusement résolus. Les avantages et inconvénients des divers types sont indiqués : duplicateurs hectographiques et duplicateurs à alcool, peu coûteux mais peu recommandables pour la reproduction des fiches; duplicateurs à stencils utilisables à la fois pour ce travail et pour la reproduction de documents de tous genres; machines à adresser parfois utilisées dans les bibliothèques publiques pour les fiches comportant de courtes notices; machines à imprimer et, enfin, l'offset, propre aux grands tirages et aux reproductions de qualité, utilisé notamment par la Bibliothèque du Congrès, pour les fiches demandées après épuisement des tirages imprimés. Est traitée également dans cet article la reproduction en fac-similés par les divers duplicateurs et par l'offset. Une place importante est faite à la description du procédé xérogaphique.

L'article de M. Hubbard W. Ballou (*Photography and the library*, pp. 265-293) retrace l'histoire de l'introduction, dans les bibliothèques, des divers procédés photographiques et comporte une importante bibliographie.

Les possibilités actuellement offertes par l'équipement audiovisuel et ses développements prévisibles sont exposés par M. William J. Quinly (*Audio-visual materials in the library*, pp. 294-300). Malgré les résistances de certains bibliothécaires, des « départements audio-visuels » se créent. Toutefois les guides manquent et une section de l'« American library association » doit étudier la possibilité d'en établir. L'auteur procède à une rapide « mise au point » des questions concernant les films, l'électrophone, les enregistrements sur bande magnétique, la télévision, etc., — tout ce qui, à l'heure actuelle, ouvre la voie aux « miracles électroniques ».

M. Mortimer Taube (*Machine retrieval of information*, pp. 301-308) rappelle les conclusions réservées d'un groupe de travail créé par la « Royal's conference » de 1948 pour étudier diverses machines de sélection mécanique (Hollerith, Batten, Samain, Rapid selector, Univac, Zatoncoding). Il constate que depuis près de dix ans cette liste est restée curieusement limitée aux systèmes cités ci-dessus et que, d'autre part, l'offre est supérieure à la demande. Bibliothécaires et documentalistes s'en tiennent aux systèmes manuels et il en sera ainsi tant que les constructeurs de machines sélectives n'auront pas fourni la preuve décisive qu'elles sont supérieures aux systèmes manuels. En fait, aucune de ces machines n'est adaptée aux services de références et aux services bibliographiques et les bibliothécaires qui montrent beaucoup d'empressement à utiliser des machines efficaces, ainsi qu'il ressort des études précédentes, sont donc à l'heure actuelle pleinement justifiés de se montrer réticents dans ce domaine particulier.

Paule SALVAN.

II. BIBLIOTHÈQUES ET ORGANISMES DE DOCUMENTATION

143. — Zur Praxis der wissenschaftlichen Bibliotheken in den U. S. A. — Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1956. — 25 cm, [8]-222 p. (Beiträge zum Buch- und Bibliothekswesen hrsg. von Carl Wehmer, Bd 5).

Les observations faites par des bibliothécaires européens aux États-Unis sont toujours intéressantes à recueillir. Dès 1939, celles de Wilhelm Munthe ont fait l'objet d'un ouvrage

amusant et instructif¹. Nous avons lu également avec un vif intérêt les diverses études qui composent le présent recueil publié par la librairie Harrassowitz.

Plus de 60 bibliothécaires allemands ont été invités par les États-Unis après la seconde guerre mondiale. Six d'entre eux exposent leurs impressions sur certains problèmes internationaux concernant les bibliothèques d'étude et la conception que l'on s'en fait aux États-Unis. Il ne s'agit nullement d'une étude systématique et complète sur le sujet mais bien d'opinions individuelles intéressantes pour les bibliothécaires français qui se trouvent dans la même situation que leurs collègues allemands : réaliser avec des moyens souvent limités le maximum d'améliorations. Une riche bibliographie accompagne chaque étude sous forme de notes ou de listes.

Redenbacher (Fritz). — Berufsstand und Ausbildung der amerikanischen Bibliothekare (pp. 1-35).

« Freedom of knowledge » est le principe fondamental sur lequel est basée toute l'organisation des bibliothèques de la démocratie américaine. L'idée que chaque citoyen doit avoir libre accès à tous les matériaux exposant dans le passé et le présent les opinions et conceptions les plus variées détermine la formation du bibliothécaire américain et la structure de sa profession. La conséquence de cette position est le refus catégorique de la censure sous toutes ses formes (politique, religieuse, morale, philosophique, commerciale, raciale, etc.). Cette position a évidemment beaucoup frappé les visiteurs venant d'un pays qui a récemment connu des restrictions dans tous les domaines culturels. Les bibliothécaires américains doivent acheter tous les livres parus, même ceux qui traitent d'une idéologie condamnée aux États-Unis. La proposition faite par exemple par une association bien connue : « Sons of the American Revolution » de signaler dans les bibliothèques par une étiquette bien visible tout livre ayant un rapport quelconque avec le communisme a déclenché une tempête d'indignation parmi les bibliothécaires de toute catégorie. Le fait que le bibliothécaire se considère comme le champion de la liberté d'esprit lui accorde une situation privilégiée dans la société américaine². Contrairement à la conception des bibliothécaires allemands qui considèrent le livre comme centre de son activité (« book-consciousness »), le bibliothécaire américain est convaincu que sa première tâche consiste à exploiter tous les moyens d'information dont le livre ne représente qu'une partie. On met sur le même plan le microfilm, la microcarte, le film documentaire, le disque, la bande magnétique, la conférence, l'exposition, la discussion, la radio, la télévision, etc. La première qualité du bibliothécaire est sa capacité d'élaborer pour la bibliothèque un programme de l'exploitation du fonds. Cette attitude comporte un danger : la perte du contact profond avec le livre — danger reconnu par d'éminents bibliothécaires américains qui craignent également que la profession ne perde son prestige à l'égard des universités. L'accroissement énorme des fonds de bibliothèques depuis 1938 (7 bibliothèques universitaires ont doublé le chiffre de leurs livres) a rendu nécessaires tous les aménagements techniques modernes possibles (« Gadge-

1. American librarianship from a European angle. An attempt at an evaluation of policies and activities. — Chicago, A. L. A., 1939. —xiv-191 p.

2. Voir la lettre que le Président Eisenhower a adressée le 24 juin 1953 à l'Association américaine des bibliothécaires.

try »). Le visiteur européen admire parfois avec quelque scepticisme toutes ces inventions qui ne sont pas à sa portée.

En ce qui concerne le personnel, M. Redenbacher a constaté qu'il n'y a pas une différence aussi nette qu'en Europe entre la formation du bibliothécaire d'une bibliothèque d'étude et celui d'une bibliothèque de lecture publique. Ceci provient avant tout de l'évolution rapide de bibliothèques américaines orientées à l'origine vers la lecture publique, puis vers les bibliothèques d'étude. La profession de bibliothécaire n'est pas très recherchée aux États-Unis malgré la propagande dont elle fait l'objet. En 1953, 56 diplômés de l'école de Denver (Colorado) avaient le choix entre 490 situations; 12 diplômés d'Atlanta se voyaient offrir 324 postes. D'où vient cette pénurie de candidats? Les traitements des bibliothécaires, substantiellement augmentés ces dernières années, sont encore bien au-dessous de ceux des chauffeurs de camions et des ouvriers du bâtiment. Les écoles de bibliothécaires existent en Amérique depuis 1887. Les premiers enseignements étaient purement pratiques et techniques et correspondaient aux travaux qu'exécute aujourd'hui le personnel non professionnel. Depuis 1925, on essaye d'atteindre un niveau plus scientifique. En 1928, fut fondée à Chicago la « Graduate Library School » et sur ce modèle les institutions créées après cette date font partie intégrante de l'Université. 36 écoles existaient en 1953 aux États-Unis, 2 au Canada. Elles comprennent trois catégories d'Instituts et sont accessibles aux bacheliers. Sont prévues de une à cinq années d'études. Très peu d'élèves dépassent la deuxième année. Une longue et sévère critique des méthodes de formation des bibliothécaires américains termine cette étude.

Liebers (Gerhard). — Bibliotheksbau in U. S. A. (pp. 36-84).

Par l'étonnante statistique ci-dessous, l'auteur cherche à donner aux bibliothécaires européens une idée de l'ampleur des nouvelles constructions dans le domaine des bibliothèques américaines. Robert H. Müller énumère, en 1950, 191 constructions, dont 103 entièrement nouvelles et 84 agrandissements des anciens bâtiments. Le « Controlled materials plan » cite, de 1951 à 1953, 151 constructions, dont 109 nouvelles (49 bibliothèques universitaires et 55 bibliothèques de lecture publique) et 42 agrandissements. Le total des dépenses se monte à 48 millions de dollars pour les bibliothèques universitaires et à 24 millions de dollars pour la lecture publique. Du reste, on trouve dans toutes les revues américaines des descriptions et des reproductions de cette activité dynamique.

Quelles sont les caractéristiques de ces réalisations? L'auteur donne un aperçu de la construction des bibliothèques américaines dont le corps des bâtiments a revêtu, au XIX^e siècle, toutes les formes : cathédrale gothique (Yale), style colonial du XVIII^e siècle, temple antique et palazzo italien. Le magasin à livres s'élève dans cet ensemble à une hauteur respectable, souvent peu en harmonie avec le reste, représentant à lui seul le côté « technique » de la construction. A cette époque, on réalise partout la division en trois services : public, administration, magasins. Au début du XX^e siècle, les bâtiments se développent horizontalement. Le nouveau style tend à rapprocher les lecteurs des livres et à les attirer en créant une atmosphère agréable. On dispose des petits groupes de « carrels » où l'on se sent « chez soi ». Autour de la salle de lecture principale sont disposées d'autres salles plus petites, abritant des sections spéciales. Les murs intérieurs sont garnis d'usuels et la cave ou l'étage supérieur contiennent le reste du magasin de la section. Les biblio-

thèques d'instituts et les services publics se trouvent aussi au rez-de-chaussée. On conserve souvent la tour-magasin pour les fonds généraux, moins consultés. Partout sont disposés des tables et des sièges pour les lecteurs. Le nombre de places varie de 1.200 à 3.000. Cette organisation, établie en fonction du système universitaire américain, peut-elle, se demande M. Liebers, inspirer les architectes de nos futures bibliothèques européennes? Le « Subject divisional plan » s'applique à toutes les bibliothèques. Les parois ou rayons mobiles apparaissent pour subdiviser l'intérieur de toutes ces salles de lecture. Le système « modulaire », avec armature d'acier et de béton, met à la disposition du bibliothécaire une suite de pièces semblables dont il fixe lui-même les proportions. Ce nouveau style apparaît à Princeton : la colonne et souvent le pilier carré deviennent l'élément principal et font disparaître murs et voûtes. Les bibliothécaires européens sont déconcertés par ces grandes pièces où tout le personnel travaille en commun, à peine isolé par des parois de verre ou des rayons bas. La « flexibility » et la nécessité de prévoir des changements déterminent l'installation (hauteur des plafonds, couverture du sol, éclairage, chauffage, aération, etc.). En général, on a toujours la possibilité d'agrandir horizontalement ou verticalement en construisant des blocs semblables. A la fin de son étude, M. Liebers expose toutes les possibilités prévisibles de changements futurs et donne une critique des constructions déjà réalisées, en les analysant en détail l'une après l'autre. Il exprime son étonnement devant les difficultés que l'on rencontre aux États-Unis à harmoniser l'extérieur de ces belles créations avec leur contenu moderne bien adapté à leurs fonctions : le style « historique » a toujours tendance à réapparaître! Il y a eu pourtant des bâtiments parfaitement harmonieux qui peuvent servir d'exemples, comme « Michigan State University », « Georgia Institute of technology » à Atlanta, et surtout « Massachusetts Institute of technology » à Cambridge (Mass.). L'Amérique a trouvé son style et sa voie. D'après l'auteur, la question reste sans solution en Europe où nous devons adapter nos réalisations à nos besoins, à nos moyens et à nos conditions de travail. Cette intéressante étude se termine par une bibliographie très fournie et contient de nombreux plans et reproductions.

Bauhuis (Walter). — Erwerbung, Katalogisierung und Magazinierung in amerikanischen wissenschaftlichen Bibliotheken (pp. 85-147).

Comme tous les collaborateurs de l'ouvrage, l'auteur constate que l'idée directrice des bibliothécaires américains est : servir le lecteur. Parlent d'abord de la structure des bibliothèques universitaires américaines, M. Bauhuis fait remarquer que malgré les efforts répétés des bibliothécaires américains pour attirer leurs jeunes étudiants à la bibliothèque centrale universitaire (M. Metcalf, par exemple, à Harvard), ceux-ci lisent presque uniquement les livres se rapportant aux programmes qu'ils ont l'habitude de trouver dans les nouvelles bibliothèques créées spécialement pour eux : la « Lamont Library » par exemple à Harvard en 1949. Ces bibliothèques sélectionnées, créées dans presque toutes les universités américaines, depuis 1930, munies de catalogues imprimés sommaires, avec système décimal abrégé, donnent une idée très incomplète d'une bibliothèque universitaire à l'étudiant débutant qui n'est pas initié à l'utilisation d'une véritable bibliothèque d'étude.

Le problème des bibliothèques d'instituts, à l'ordre du jour en Allemagne comme en France, est résolu aux États-Unis par le fait que la bibliothèque universitaire se décharge en ce qui concerne la littérature spécialisée sur les bibliothèques d'instituts (surtout en

médecine et en droit). D'autre part, les instituts de même catégorie se groupent en une seule bibliothèque spécialisée. Mais l'usage est partout observé de conserver à la bibliothèque universitaire centrale le catalogue collectif des instituts. Le travail, dans les bibliothèques d'instituts, est exécuté par des bibliothécaires professionnels et la bibliothèque universitaire contrôle les catalogues.

La tendance qui a prévalu dans la politique *d'achat* des bibliothèques d'étude américaines jusqu'au milieu du *xx*^e siècle a été d'acheter de grandes quantités de livres sans choix judicieux. Les bibliothèques rivalisaient entre elles et constituaient des fonds identiques à peu près partout. Depuis quelques années, le système de la spécialisation des achats par bibliothèque, généralement appliqué en Allemagne et souvent réalisé en France, tend à s'implanter aussi en Amérique (exemple : les bibliothèques de la ville de Chicago).

Une autre réalisation récente est la *fusion*, depuis 1940, des *services d'achats et du catalogue* d'une même bibliothèque. Les bulletins imprimés, les cartes perforées pour les commandes sont monnaie courante. On les établit en 5, 7 exemplaires, diffusés dans les différentes sections.

Autre innovation assez généralisée : la *suppression du registre d'achats* pour les ouvrages en un volume. Quant aux *doubles*, l'« United States Book Exchange » (U. S. B. E.) à la Bibliothèque du Congrès, compte 112 bibliothèques adhérentes et occupe 22 personnes. Il publie tous les mois des listes de titres envoyées à 898 bibliothèques, dont 373 hors d'Amérique. A la fin de 1954, 80.000 doubles ont été mis à la disposition des bibliothèques. Sans se servir de catalogues, les livres sont disposés systématiquement sur les rayons où les bibliothécaires viennent personnellement faire leur choix, à 50 cts le volume. Ce procédé paraît très rationnel. Quelques chiffres pour donner une idée du *budget d'achat* d'une bibliothèque universitaire américaine : en 1953-1954, Princeton a dépensé : \$ 151.686, Northwestern : \$ 197.295, Wisconsin : \$ 210.946, Cornell : \$ 240.705, Pennsylvania : \$ 247.897, Yale : \$ 423.837, Columbia : \$ 429.915, Harvard : \$ 506.422, pour achats et reliures. Les préoccupations des bibliothécaires allemands qui sont aussi les nôtres, au sujet de l'insuffisance des moyens mis à leur disposition pour acquérir les livres nouveaux spécialisés, sont minimes comparées à celles des bibliothécaires d'universités américaines qui veulent rester au courant de tout. En 1954, professeurs et bibliothécaires ont examiné les problèmes à la Conférence de Monticello (Illinois) sans arriver à un résultat satisfaisant. Qui choisit les livres à acheter? Presque uniquement le professeur spécialisé en tant qu'individu, non comme représentant d'une institution officielle du type de la « Deutsche Forschungsgemeinschaft ». Le danger de ce système consiste à abandonner complètement des collections précieuses lorsqu'un changement de chaire se produit dans l'université. Dans la plupart des cas, le budget de la bibliothèque universitaire ne lui permet pas de continuer les collections. Ayant vu le danger, les bibliothécaires ont tendance, dans ce secteur comme dans bien d'autres, de se rapprocher des habitudes européennes en demandant que le bibliothécaire soit responsable des achats de son établissement. Mais la pénurie de personnel scientifique rend difficile la réalisation de ce vœu : à Harvard, on ne compte que deux bibliothécaires du « service supérieur ». Selon M. Bauhuis on compte 40 % de personnel technique pour 60 % de personnel administratif dans une bibliothèque d'étude. Or du fait que le personnel administratif gagne 40 % de moins que le technique, il change fréquemment et une instabilité dangereuse en résulte au point de vue du travail.

L'auteur considère les services de catalogues comme les plus traditionalistes et d'après

lui rien n'a changé depuis cinquante ans. Les anciennes méthodes, trop lentes, ne permettent plus de résorber les retards dans le traitement des entrées. Les statistiques suivantes sont de nature à surprendre les bibliothécaires et les lecteurs européens : à la Bibliothèque du Congrès, en 1939, près de 2 millions de livres n'étaient pas catalogués. Or, à cette époque, sur 500.000 entrées annuelles, les bibliothèques pouvaient en traiter 30 à 35.000. Cet état de choses est général dans tout le pays et a entraîné l'invention d'un « traitement provisoire » des fonds qui, selon M. Bauhuis, est un « péché capital ». On en est venu à contester l'utilité de catalogues précis et scientifiques. La Bibliothèque du Congrès a pris l'initiative de simplifier les règles pour les catalogues auteurs et anonymes. L'année 1940, où fut établi le rapport critiquant les règles de l'A. L. A., peut être considérée comme le point de départ d'un renouvellement des règles de catalogage : 1949, 2^e édition des règles de l'A. L. A. et de celles de la Bibliothèque du Congrès; 1953, rapport Lubetzky, bien connu des bibliothécaires européens. Les simplifications proposées ont permis de porter le traitement des livres de 400 (1938-1939) à 1.200 (1953-1954). M. Bauhuis est d'accord avec son collègue américain M. Metcalf, très réticent en ce qui concerne les simplifications abusives qui risquent de rendre les catalogues inutilisables. Le *catalogue-dictionnaire* dont les dimensions effrayent Allemands et Français se retrouve dans toutes les bibliothèques américaines. Ce qui frappe c'est la proportion des « mots typiques » (1/4 du catalogue). Certains Américains eux-mêmes mettent en doute une telle méthode. A l'Université de Columbia, le catalogue-dictionnaire compte 3.500.000 fiches contenues dans 4.100 tiroirs. En 1953, celui de New York comptait 6.700.000 fiches (7.300 tiroirs) et 150.000 fiches nouvelles sont intercalées chaque année. Bien des bibliothèques américaines, inquiètes de ces proportions fantastiques, ont proposé de diviser en trois parties ce catalogue-dictionnaire : 1. Noms de personnes; 2. Vedettes matières; 3. Collectivités-Auteurs et mots typiques. Mais aucune décision valable sur le plan général n'a pu jusqu'à présent être prise. Trente bibliothèques ont divisé le catalogue en deux parties : auteurs et mots typiques d'une part; vedettes matières de l'autre. Mais d'après l'auteur de l'article l'idée de catalogue-dictionnaire est trop enracinée pour qu'un changement puisse s'opérer; M. Rider n'a-t-il pas proposé des fiches ayant la moitié du format international pour pouvoir conserver le catalogue-dictionnaire. Au sujet des catalogues alphabétiques de matières, les bibliothécaires disposent de deux listes de « subject headings » : celle de la Bibliothèque du Congrès (5^e ed., 1948); celle de M. E. Sears (7^e ed., 1954). Les deux listes correspondent à un service de fiches imprimées qui donnent des vedettes normalisées. M. Bauhuis en arrive à rappeler les critiques que l'on formule en Europe à l'égard du catalogue alphabétique de matières et constate aux États-Unis une tendance en faveur du *catalogue systématique*. Il cite, à cet égard, deux réalisations : celle de John Crearar Library à Chicago et celle de la Bibliothèque universitaire de Boston, fondées sur la classification de la Bibliothèque du Congrès. Mais l'avenir des catalogues matières dépend étroitement des transformations radicales que peut entraîner la mise au point éventuelle des systèmes de sélection mécanique tel que le « Rapid Selector » (Ralph R. Shaw) ou les cartes perforées de l'Institut allemand Gmelin (Erich Pietzsch). Le catalogue centralisé sur fiches imprimées de la Bibliothèque du Congrès est universellement connu. Alors qu'en 1901, six employés établissaient pour 212 bibliothèques 378.000 fiches au prix de \$ 3.785, en 1954-1955, 150 employés diffusent au profit de 10.000 bibliothèques du monde 20 millions de fiches valant 1 million de dollars. Le problème le plus délicat, c'est-à-dire le temps écoulé

entre la publication du livre et la réception des fiches par les bibliothèques a été en principe réglé entre la Bibliothèque du Congrès et les éditeurs. Ceux-ci impriment maintenant le numéro de commande de la fiche au verso de la feuille de titre du livre. Les services ainsi rendus sont énormes. On note toutefois que les grandes bibliothèques ne peuvent obtenir que 40 à 60 % des fiches demandées et qu'elles attendent les fiches de livres américains pendant des mois et celles des livres étrangers pendant des années. Pour certains, le catalogue central représente un alourdissement du service plutôt qu'une économie. Malgré la généralisation des procédés xérographiques, miméographiques, photographiques, offset, etc., de nombreuses bibliothèques préfèrent établir leurs fiches à la machine à écrire (4 à 5 par ouvrage). Un moyen plus apprécié aux États-Unis, quoique très cher, est la reproduction par photo-offset des titres imprimés et publiés en volumes par la Bibliothèque du Congrès.

De nombreuses créations de *catalogues collectifs* ont eu lieu entre 1932 et 1940 pour occuper les chômeurs intellectuels. Seuls quatre catalogues collectifs régionaux subsistent aujourd'hui : celui de Cleveland (Ohio), de Philadelphie (qui possède un catalogue collectif des microfilms), de Denver (Rocky Mountain region) et de Seattle. Le Catalogue collectif national se trouve à Washington. La plupart des renseignements sont donnés par téléphone. En 1955, 13,5 millions de fiches traitant 8,5 millions de livres possédés par 1.000 bibliothèques américaines et canadiennes étaient à la disposition du public. En 1954-1955, 150 bibliothèques ont envoyé 699.000 fiches. Comme dans les services d'acquisitions, le retard, en ce qui concerne l'intercalation des fiches, est fantastique (3 millions pour le moment). Ce retard diminue considérablement l'efficacité des catalogues collectifs américains. Une partie très appréciée de ce catalogue est représentée par l'inventaire de 6.000 sections spéciales (slave, hébreux, japonais, chinois) se trouvant dans les bibliothèques américaines (liste alphabétique par lieu et par vedettes matières). Le catalogue collectif de Washington dirige, depuis 1949, le « Microfilming Clearing house » qui publie son bulletin en supplément à celui de la Bibliothèque du Congrès (897 journaux, 379 périodiques, 149 collections de manuscrits signalés en 1951). Les rapports entre les catalogues régionaux et le catalogue national donnent lieu à des discussions et à des objections. M. Downs pense que la justification d'un catalogue régional est en rapport direct avec la distance à laquelle se trouve la région par rapport à Washington. M. Brummel et les bibliothécaires allemands sont du même avis. Ils sont aussi d'accord sur le principe que le catalogue national doit réunir tous les catalogues régionaux.

Trois cents bibliothèques ont adopté en Amérique la classification de la Bibliothèque du Congrès pour ranger leurs livres sur les rayons, et un grand nombre d'autres substitueraient volontiers ce système au Dewey, l'application de la 15^e édition ayant créé une situation difficile dans certaines bibliothèques. Dans ce domaine comme dans bien d'autres, certains se rapprochent de nos idées européennes de classement numérique des livres. Un tel classement libérerait 50 à 100 % de la place dans les magasins. L'auteur rappelle les critiques formulées à l'égard du *libre accès* aux rayons des professeurs et des étudiants.

Des *magasins-dépôts centraux* pour la littérature peu demandée ou vieillie ont été organisés dans mainte bibliothèque américaine, soit dans les sous-sols, soit dans des bâtiments en dehors de la bibliothèque. Le « compact-system », utilisé dans ces « greniers à livres » permet de gagner 60 à 90 % de place. Certaines réalisations qui consistent à encombrer les bibliothèques d'instituts en déchargeant les bibliothèques universitaires centrales

vont à l'encontre des tendances européennes. M. Metcalf a pris l'initiative de créer la « New-England deposit Library » en 1942, réunissant la littérature la moins consultée d'un groupe régional de bibliothèques. Seize autres bibliothèques ont fondé à Chicago, en 1951, le « Midwest interlibrary Center », qui, d'une part sert de dépôt pour la littérature peu demandée, d'autre part achète pour ces 16 bibliothèques cette littérature courante, peu demandée (surtout des périodiques très spécialisés et des films de journaux américains et étrangers). Aucun double n'y est conservé. Dès 1944, Fremont Rider prévoyait, d'après des calculs rigoureux, que tous les 16 ans les grandes bibliothèques américaines doubleraient leur fonds, de sorte qu'en l'an 2038 Yale pourrait se voir à la tête de 200 millions de livres avec un accroissement annuel de 12 millions par an. C'est dans le but d'éviter à l'avenir des constructions nombreuses et géantes de nouvelles bibliothèques que l'on discute un peu partout de ces dépôts collectifs groupés par région et pratiquant le prêt interbibliothèque. On pourrait y prévoir des logements permettant aux savants de s'y installer pour un temps plus ou moins long et on créerait ainsi de nouveaux centres d'études et de culture. L'auteur termine son intéressant exposé en passant en revue les idées personnelles de quelques grands bibliothécaires américains sur le problème angoissant de l'accroissement des bibliothèques. Il pense que toutes les questions exposées sur les bibliothèques ont une valeur internationale, de sorte qu'il sera très utile pour les bibliothécaires allemands (j'ajoute, pour ma part, « européens ») d'étudier les solutions proposées par nos collègues américains pour éviter des expériences inutiles.

Busse (Gisela von). — *Gemeinschaftsunternehmungen amerikanischer Bibliotheken in der Literaturbeschaffung* (pp. 148-171).

Les achats à effectuer en commun par les bibliothèques sont un des problèmes internationaux les plus difficiles à résoudre. L'auteur examine à fond trois solutions américaines :

1. Le « Cooperative acquisitions project for wartime publications » à la Bibliothèque du Congrès se proposait de se procurer la littérature scientifique parue pendant la guerre dans les pays ennemis ou isolés. Entre 1945 et 1947, 26 bibliothécaires étaient chargés d'acquérir en Europe 3 à 50 exemplaires, selon les besoins et possibilités, de la littérature scientifique. On fit parvenir à 350 bibliothèques une liste comprenant 254 sections de spécialités. Cent treize bibliothèques envoyèrent leurs desiderata. Un ordre de priorité fut établi et la Bibliothèque du Congrès reçut un exemplaire de tous les achats. Il y eut des plaintes de la part des autres et 56 bibliothèques seulement continuèrent à participer au système.

2. Le « Documents expediting projet » fondé en 1946 à la Bibliothèque du Congrès réunit 32 bibliothèques en vue d'acheter et de distribuer les publications du « Federal Government ». En 1955, 82.938 publications furent distribuées et plus de 2,5 millions d'unités ont passé par cet organisme. Le devoir de cette institution fut, en premier lieu, de compléter les arrivages irréguliers des publications officielles pendant la guerre. Mais depuis neuf ans son utilité est reconnue par toutes les bibliothèques participantes qui sont au nombre de 74 à l'heure actuelle. M^{me} von Busse conseille aux bibliothèques européennes de se mettre en rapport avec cet organisme, car les savants de tous les pays considèrent les publications officielles comme des instruments de travail indispensables. Cette

centrale est surtout utile en ce qui concerne les publications non imprimées, à tirage limité, ou éditées par des organismes privés ou seulement subventionnés par les États. Les bulletins : *Monthly catalog of United States Government processed publications* et *Classified checklist of U. S. A. Government processed publications*, renseignent les participants.

3. Le « Farmington Plan », né comme les deux autres organismes pendant les années de pénurie, a un caractère durable. L'auteur nous décrit son histoire et constate des analogies entre les États-Unis et l'Allemagne, pays où la centralisation n'existe pas, comme en France. Soixante-deux bibliothèques participent au plan (50 bibliothèques universitaires et 4 « public libraries » seulement). En 1947, 804 divisions systématiques avaient été prévues dont le *Handbook* ne conserve plus aujourd'hui que 276. Les bibliothèques indiquent leurs desiderata et un libraire leur expédie dans chaque pays les livres directement (exception : la France et l'Australie où les bibliothèques nationales se chargent du choix). 99 pays étrangers sont prospectés. M^{me} von Busse examine en détail le fonctionnement de cet organisme, formule des critiques et donne son avis sur les améliorations possibles, surtout au sujet des lacunes, de la distribution en général, de la recherche de la littérature peu connue et de la tendance à choisir trop largement. Elle compare le « Plan » aux institutions allemandes et pense que les deux institutions travaillent, en collaboration avec les bibliothèques, dans un intérêt national pour maintenir le niveau des bibliothèques d'étude, et elle est heureuse de constater que ce sont les bibliothécaires et non les spécialistes qui ont les premiers reconnu l'utilité de cette activité.

Mummendey (Richard). — Auskunft und Benutzung in amerikanischen wissenschaftlichen Bibliotheken (pp. 172-192).

L'auteur note qu'en 1950 22 % de la population fréquentaient les bibliothèques d'étude. Il a remarqué à la Bibliothèque universitaire de Yale l'inscription suivante : « The library is the heart of the university ». Les bibliothèques font des efforts continuels pour rapprocher les lecteurs des livres. Les « undergraduates », quand ils n'ont pas leur propre bibliothèque, ont accès à la bibliothèque centrale. On publie partout des guides pour informer les lecteurs (*How to make your call*, etc.). Les nouvelles acquisitions sont exposées à proximité des services de prêt. Des clubs du livre, des soirées de discussion existent partout. Les « browsing-rooms », agréablement installés, permettent de « bouquiner » sans but sérieux. L'accès libre « open shelves » est partout monnaie courante. Les livres sont classés d'après la classification du Congrès ou le système Dewey. D'innombrables « carrels » sont installés partout. Les bibliothèques des instituts ou salles de professeurs sont à proximité des magasins et des services publics. L'auteur note également l'utilisation des cartes perforées, et la fréquente utilisation des machines Hollerith pour le prêt. Les « aides-étudiants » rémunérés représentent un élément important du personnel et sont employés dans tous les services : à Chicago, 300 bibliothécaires utilisent 100 aides-étudiants. Des amendes frappent les retardataires. Les bibliothèques des Instituts, contrôlées par les centrales, prêtent leurs livres à l'extérieur. Les bibliothèques universitaires reçoivent, surtout dans des villes sans grande bibliothèque publique, les habitants non universitaires. Les heures de travail des bibliothécaires sont en moyenne de 35 à 37,5 heures, mais le personnel étant très nombreux, on peut assurer un grand nombre d'heures d'ouver-

ture (Princeton : de 8 à 22 heures et Boston de 8,5 à 21 heures, etc.). Le « General interlibrary Loan code, 1952 » fixe les conditions du prêt. Un réseau de téléscrip est organisé pour soulager le prêt, mais reste pour le moment à l'état d'essai.

Cremer (Martin). — Die « Library of Congress » als amerikanische Nationalbibliothek (pp. 193-218).

L'auteur trace l'historique de ce grand centre de culture nationale et d'information internationale, étroitement lié à toute l'histoire des États-Unis. Toutes ses activités : l'élaboration de son système de classement, l'impression de ses fiches, de ses catalogues, la création de ses codes de catalogage, etc., sont bien connues des bibliothécaires qui seront très heureux de trouver ici un aperçu précis sur ce grand centre à la fois international et américain.

Ces études, répétons-le, sont pour nous du plus haut intérêt dans la mesure où elles nous révèlent, sur le plan des problèmes professionnels, une telle différence d'échelle, de méthodes et de conceptions culturelles... et de moyens matériels.

Jenny DELSAUX.

III. DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALES

144. — DUX (Werner). — Die Verzeichnung der deutschen Hochschulschriften seit 1945. (In : *Zentralblatt für Bibliothekswesen*. Jhrg. 70, Heft 7-8, 1956, pp. 274-282).

L'auteur énumère, année par année, le traitement des dissertations allemandes depuis 1945 dans le « Jahresverzeichnis der deutschen Hochschulschriften », publié par la « Deutsche Bücherei » de Leipzig (9.000 dissertations environ par an). Depuis 1951, des listes par vedettes matières ont été rédigées avec soin. Afin de faciliter la recherche, on a multiplié les renvois (en 1942, vol. 58, environ 13.650 renvois ; en 1952, vol. 68, environ 25.468 renvois). Depuis 1953, Leipzig publie des rubriques systématiques qui regroupent les vedettes matières, de sorte que le lecteur retrouve aisément tous les ouvrages traitant des sujets voisins de celui qu'il recherche. Pour satisfaire aux besoins des spécialistes, des séries d'environ 21 bibliographies spéciales des dissertations ont été éditées, par exemple sur l'agriculture, la technique du bâtiment, les mines, la chirurgie, etc. Ces séries, souvent diffusées dans les périodiques spécialisés, sont régulièrement tenues à jour. Les nombreuses demandes adressées à la « Deutsche Bücherei » par les lecteurs allemands et étrangers justifient pleinement l'effort fourni dans ce domaine.

Jenny DELSAUX.

145. — EHRHARDT (Marianne). — Current bibliography in Germany. (In : *The Library association record*. Vol. 58, n° 9, Sept. 1956, pp. 336-338).

Après avoir rappelé brièvement les caractéristiques de la bibliographie allemande d'avant-guerre, l'auteur décrit, à l'intention de ses collègues anglais, les bibliographies courantes de langue allemande (Allemagne de l'Ouest et de l'Est, Autriche, Suisse) sur lesquelles peu d'études ont paru récemment en Grande-Bretagne. Elle cite, en matière

de bibliographie choisie, pour l'Allemagne de l'Ouest : *Bücherei und Bildung* (mensuel). Le *KAWE-Katalog* et la liste des publications officielles de l'Allemagne de l'Ouest, parue en 1952, sont aussi mentionnés.

A. P.

146. — LINES (Kathleen M.). — *Four to fourteen. A library of books for children comp.* by Kathleen M. Lines. Introd. by Walter de La Mare. 2nd ed. — Cambridge, University press, 1956. — 19 cm, 351 p., ill.

La seconde édition de cette excellente bibliographie critique de livres anglo-américains pour enfants est beaucoup plus complète que la précédente qui datait de 1949. D'abord, deux nouvelles sections : « Le Premier rayon » (*The first bookshelf*) pour les tout petits, et « Pour lire à haute voix » (*For reading aloud*), une sélection de livres tirée de l'expérience personnelle de l'auteur; l'indication, principalement dans la section des « Livres d'histoires » (*Story books*) de l'âge du lecteur; enfin des illustrations extraites des ouvrages cités et qui agrémentent le texte.

Dans sa préface, l'auteur précise que son travail est destiné à former la bibliothèque particulière d'un enfant, mais qu'il peut aussi servir de liste d'achats pour une bibliothèque scolaire. Aidée par des spécialistes, son choix porte sur environ 1.200 ouvrages rangés méthodiquement suivant la classification de la bibliothèque d'enfants de Toronto. Dans chaque catégorie, les livres sont étudiés par ordre alphabétique d'auteurs. Les notices analytiques sont de quelques lignes.

K. M. Lines cite intentionnellement des « classiques » dont quelques-uns sont presque oubliés, mais qu'elle a jugés dignes d'être remis en valeur. Elle a placé à côté d'eux des ouvrages de « réputation inattaquable » et qu'il fallait bien citer, dit-elle, bien que leur intérêt lui semblât douteux. Parmi les modernes, elle a voulu choisir les plus originaux plutôt que ceux admis comme les meilleurs. Quant à ce chapitre appelé « *Story books* », elle nous prévient qu'il peut paraître personnel et capricieux. Ceci prévient toute critique et nous ne nous étonnerons pas de voir voisiner Alice et Peter Pan avec Don Quichotte, *Les Trois Mousquetaires* et le *Capitaine Hornblower*. *Le Voyage du pèlerin* de Bunyan, la *Lettre écarlate* de Hawthorne, la *Dame en blanc* de Wilkie Collins nous surprennent malgré tout en tant que « *Story books* ».

En appendice, une précieuse bibliographie de bibliographies enfantines fait regretter que la France n'en possède pas d'aussi nombreuses et d'aussi complètes.

Marcelle BOUYSSI.

147. — ROBERTS (A.-D.). — *Introduction to reference books*. 3d ed. — London, Library Association, 1956, — 22 cm, vi-237 p.

Cet ouvrage suggère une comparaison entre les conceptions anglo-saxonnes de l'enseignement bibliographique et celles de la plupart des autres pays d'Europe. L'auteur, professeur à la « *School of librarianship* » de « *University college* » à Londres, en a déjà donné deux éditions, en 1945 et 1951, basées sur ses cours de formation professionnelle.

Les livres dits de références garnissent les salles de lecture ouvertes au public dans toutes les bibliothèques du monde et sont d'importance majeure aussi bien pour le chercheur

pressé que pour l'érudit, le bibliothécaire, l'étudiant. En Grande-Bretagne et aux États-Unis, où les bibliothèques de lecture publique sont très fréquentées et où le bibliothécaire est, plus souvent qu'ailleurs semble-t-il, mis à contribution par des lecteurs inexpérimentés, ces ouvrages sont l'objet de soins particuliers (John Minto, Londres, 1929-1931 ; I. G. Mudge Chicago, 7^e éd., 1951). Ils comprennent, selon l'ordre adopté par A. D. Roberts : les encyclopédies, les dictionnaires linguistiques, les annuaires de toutes catégories (nationaux et internationaux, du monde politique et du monde savant, du commerce et de l'industrie), les bibliographies, les répertoires des périodiques, d'analyses, de publications officielles, les dictionnaires biographiques, les atlas.

Ainsi voit-on la bibliographie prendre sa place, dans ce plan, parmi les ouvrages de références, alors qu'ailleurs, en France, en Allemagne, en Italie, c'est elle au contraire qui s'annexe à titre de satellites les livres de consultation : ce sont là deux façons de voir parfaitement défendables l'une et l'autre. Malheureusement, ces divers chapitres n'y sont pas unis en un groupe cohérent, mais détachés et séparés les uns des autres en autant de parties indépendantes. En effet, le chapitre VI qui s'intitule, sans autre précision, « Bibliographies », traite des bibliographies de bibliographies (Besterman, Bohatta), des catalogues imprimés de bibliothèques (Londres, Paris, Washington, Edimbourg), et des bibliographies universelles sélectionnées (Brunet, Graesse) ; les deux suivants, VII et VIII, des périodiques et des recueils d'analyses ; ces derniers, considérés généralement comme bibliographies spécialisées courantes se trouvent donc déliés du chapitre XVI et dernier « The literature of special subjects », placé lui-même après les biographies et les atlas. Ce découpage et cette dispersion ont pour effet, d'abolir entièrement la perspective bibliographique.

Si nous examinons ensuite les chapitres IX et X, nous observons que l'étudiant anglais qui aborde la bibliographie nationale de son pays, commence par faire connaissance de la *British national bibliography* (1950), de *British book news* (1940), de *Whittaker* (1924), de *English catalogue of books* (1864), autrement dit des créations les plus récentes pour remonter aux anciennes. Dès lors, — simple constatation — Watt, Lowndes, Pollard et Redgrave, Wing, chefs de file dans le champ des inventaires de livres anglais, n'ont plus aucun lien avec les répertoires contemporains qui logiquement les suivent.

Ne perdons pas de vue le fait que l'ouvrage de A. D. Roberts est destiné à dispenser à des élèves, vraisemblablement des bibliothécaires en puissance, non seulement les connaissances pratiques, indispensables à l'exercice de la profession, mais encore les notions élémentaires non moins importantes touchant l'évolution et le sens profond de la discipline bibliographique. L'ordre choisi, strictement utilitaire et empirique, ne risque-t-il pas de donner de cette discipline une image déformée ? Si S. Low, en 1864, décide sa grande rétrospective des années 1835-1864, puis sa publication annuelle sous le titre *English catalogue of books*, n'est-ce pas afin de donner une suite à Watt (1824) et à Lowndes (1864), de même qu'en France, le *Catalogue général de la librairie française*, de Lorenz, poursuit, à partir de 1840, l'œuvre de Quérard (1700-1840), ou qu'en Allemagne, le *Deutsches Bücherverzeichnis* continue, à partir de 1911, celle de Kayser (1700-1910) ? Ces divers répertoires s'enchaînent donc les uns aux autres, comme les maillons d'une chaîne, et ne sauraient raisonnablement être séparés. Ceux qui leur succèdent de nos jours, que ce soit Whittaker (1924) ou la *British national bibliography* (1950) en Angleterre, ne font que suivre la filière et maintenir une permanence sans cesse défendue de siècle en siècle.

D'ailleurs la méthode d'exposition qui consiste à enchaîner les répertoires les uns aux

autres d'après les périodes de temps qu'ils recouvrent, loin de désorienter l'élève, ne peut qu'alléger son effort de mémoire par le raisonnement qu'elle implique. Mais dira-t-on : « Les Anglo-saxons forment d'excellents techniciens et n'ont cure de ces considérations. » Dans ce cas, nos réflexions sont indésirables et nous nous en excusons.

L'ouvrage de A. D. Roberts est plein de remarques et de commentaires fort intéressants, toujours sur le plan pratique; il dirige en outre vers des lectures destinées à mieux approfondir ou éclairer les questions.

Louise-Noëlle MALCLÈS.

148. — SCHWARZ (Christa). — Die analytischen Allgemeinbibliographien in den europäischen Ländern der Volksdemokratie. (In : *Zentralblatt für Bibliothekswesen*. Jhrg. 70, Heft 7-8, 1956, pp. 267-274).

Les bibliographies analytiques des articles de périodiques sont très nombreuses dans les démocraties populaires.

En Pologne, la *Bibliografia zawartosci czasopism* paraît depuis 1947 une fois par mois. Elle est éditée par l'Institut de bibliographie de Varsovie et contient 4.500 articles environ, tirés de 250 périodiques.

En Bulgarie, l'Institut Elin Pelin de Sofia publie depuis 1952, chaque mois, la *Letopis na priodičnija pečat*, bibliographie sélective (500 périodiques sont retenus sur 3.000). 20.000 articles sont traités par an. Les listes annuelles des auteurs, traducteurs, collaborateurs, revues, journaux, encyclopédies et des rubriques systématiques font de cette publication un instrument de travail précieux.

En Tchécoslovaquie, la bibliographie technique et scientifique *Clánky v českých časopisech* complète, depuis 1953, la bibliographie générale nationale. 3.000 articles contenus dans 400 périodiques sont traités chaque mois. Cette bibliographie seule donne, depuis 1953, des listes annuelles de vedettes matières. En Slovaquie, la bibliographie *Sústavný rozpis vybraných prispěvků z periodické literatury* paraît depuis 1947. En 1954, elle fut remplacée par *Slovenské časopisy*. En 1955, elle change de titre : *Clánky Slovenských časopisech*. Elle dépouille 425 périodiques exclusivement édités en Slovaquie.

En Roumanie, paraît à Bucarest, depuis 1953, le *Buletinul bibliografic al camerei cartiidin R. P. R. Articole de ziare si reviste recenzii*. Cette bibliographie est établie, sans listes annuelles, dans un but de vulgarisation. Les articles scientifiques sont traités par des publications spéciales.

En Hongrie, la *Magyar folyóiratok repertóriuma* complète, depuis 1946, la bibliographie nationale de Budapest. Ses débuts remontent à 1874. La nouvelle bibliographie recense chaque mois les périodiques scientifiques. 60 à 100 revues sont dépouillées et fournissent 800 à 1.000 analyses. Les rubriques systématiques sont traduites en russe, anglais et français. Une liste des vedettes matières est placée en tête de chaque cahier. La liste des noms d'auteurs est annuelle.

Les publications russes ont servi plus ou moins de modèle à toutes ces bibliographies, qui ont pour tâche première de renseigner un large public. Le classement des articles est systématique (décimal, système russe, etc.). Mais chaque publication conserve son caractère propre. Le reproche formulé, au sujet de toutes ces publications, par l'auteur de l'article est le manque de listes annuelles de vedettes matières (exception faite pour la Tchécoslovaquie). Leur consultation rapide est rendue difficile par cette lacune. En décrivant, avec

beaucoup de précision ces bibliographies, M^{me} Christa Schwarz désire les faire mieux connaître aux bibliothécaires, lesquels, estime-t-elle, ne tiennent pas assez compte, dans leurs travaux, des dix dernières années d'efforts bibliographiques des démocraties populaires.

Jenny DELSAUX.

IV. DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE SPÉCIALISÉES

SCIENCES HUMAINES

149. — Bibliographie de la littérature française du Moyen âge.

Tous ceux qui s'intéressent, de près ou de loin, à la littérature française du Moyen âge, ont eu lieu de se féliciter, ces dernières années, de la publication d'un certain nombre de répertoires ou bibliographies d'une qualité et d'une richesse exceptionnelles. Les quelques ouvrages très récents que nous voudrions signaler ici peuvent, en effet, rendre d'appréciables services, non seulement aux érudits et aux étudiants, mais encore aux bibliothécaires. Il sera désormais impossible à ces derniers de ne pas y recourir chaque fois qu'ils auront l'occasion de cataloguer des œuvres en ancien français, soit sous forme de manuscrits, soit sous forme d'incunables : nulle part ailleurs, pour les types d'œuvres dont traitent ces publications, ils ne trouveraient aussi rapidement et aussi sûrement des identifications et des références présentant toutes les garanties scientifiques nécessaires.

SPANKE (Hans). — G. Raynauds Bibliographie des altfranzösischen Liedes neu bearbeitet und ergänzt... 1. Teil. — Leiden, E. J. Brill, 1955. — 24,5 cm, VIII-286 p. (Musicologica... Bd 1).

C'est en 1884 que Gaston Raynaud publia sa *Bibliographie des chansonniers français des XIII^e et XIV^e siècles*; quelles que fussent les qualités de cet ouvrage capital (il répertoriait pour la première fois, de façon systématique, les poèmes lyriques du Moyen âge français), il était devenu trop ancien pour que sa mise à jour, ou plutôt sa refonte, ne fût pas des plus souhaitables. Durant de longues années, l'érudit allemand H. Spanke accumula les matériaux indispensables à cette révision, mais sa mort, en 1944, puis la disparition momentanée de son manuscrit, retardèrent jusqu'en 1955 la parution de son travail. Ce premier volume posthume (d'autres sont annoncés) représente la refonte du tome II du Raynaud. Comme dans ce dernier ouvrage, chaque chanson répertoriée est représentée par son premier vers et ceux-ci sont classés suivant leur rime. Un ou plusieurs sigles représentent le ou les manuscrits contenant le texte de la chanson en question. Les éditions qui ont pu en être données sont indiquées ensuite sous une forme abrégée (la liste de ces références, développées cette fois, se trouve au début du volume); enfin, on trouve pour chaque chanson le schéma strophique selon lequel elle est construite. Spanke a, bien entendu, repris tous les manuscrits étudiés par Raynaud, mais il en a aussi dépouillé beaucoup d'autres qui, sans être à proprement parler des « chansonniers » n'en contiennent pas moins des chansons. Toutes les bibliothèques possédant le Raynaud, auraient donc intérêt à acquérir la nouvelle édition de Hans Spanke et de ses continuateurs.

WOLEDGE (Brian). — Bibliographie des romans et nouvelles en prose française antérieurs à 1500. — Genève, E. Droz; Lille, Giard, 1954. — 24,5 cm, 180 p. (Société de publications romanes et françaises, XLII).

L'auteur de cette excellente bibliographie a pris le mot « roman » dans son acception moderne d'œuvre d'imagination en prose, destinée à exciter l'intérêt du lecteur par « la singularité des aventures », ou par la « peinture des mœurs et des passions ». Il a donc exclu de ses listes les œuvres appartenant à la littérature hagiographique, les récits bibliques, les *exempla* et les contes dévots. Les romans répertoriés sont rangés dans l'ordre alphabétique de leurs titres (avec, bien entendu, tous les renvois indispensables lorsqu'ils sont connus sous plusieurs titres différents). M. Wledge a dressé pour chaque texte la liste des manuscrits où ils se rencontrent, celle des éditions anciennes (d'après les grands répertoires d'incunables, etc.) et celle des éditions scientifiques modernes. Il a de plus cité chaque fois qu'il y avait lieu les principaux ouvrages ou articles à consulter et renvoyé, pour une bibliographie plus complète, au numéro correspondant du *Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen âge* de R. Bossuat.

SONET (R. P. Jean) S. J. — Répertoire d'incipit de prières en ancien français. — Genève, E. Droz, 1956. — 25 cm, xv-410 p. (Société de publications romanes et françaises, LIV).

Les textes de prières médiévales françaises, soit en vers, soit en prose, abondent et jamais la liste complète n'en avait été dressée. Il était donc fort difficile de savoir, lorsque l'on en rencontrait un dans un manuscrit, si la prière en question avait déjà été publiée ou non, si elle représentait un cas unique ou si, au contraire, elle n'était qu'un exemplaire d'un type courant. Dans ses *Incipit des poèmes français antérieurs au XV^e siècle*, Langfors en avait déjà relevé un nombre appréciable, mais l'ouvrage du R. P. Sonet, sans prétendre être exhaustif (en pareille matière une telle ambition serait irréalisable) nous fournit des listes beaucoup plus complètes. 2.374 prières différentes ont été cataloguées et classées alphabétiquement d'après leurs *incipit*; l'auteur a indiqué la cote des manuscrits où elles figurent et les éditions anciennes (livres d'heures imprimés, etc.) ou modernes qui ont pu en être données.

BOSSUAT (Robert). — Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen âge. Supplément (1949-1953). — Paris, Libr. d'Argences, 1955. — 25 cm, 150 p. (Bibliothèque elzévirienne. Nouvelle série. Études et Documents).

L'éloge du *Manuel* n'est plus à faire et tous ceux qui l'ont utilisé connaissent à la fois la richesse et la sûreté de la documentation qu'il apporte, ainsi que la commodité de sa présentation. Le *Supplément* pour la préparation duquel M. Bossuat s'est adjoint le concours de notre ancien collègue M. Jacques Monfrin, alors bibliothécaire au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, met à jour les listes bibliographiques du *Manuel* qui s'arrêtaient à 1948. Quelques omissions inévitables du premier volume ont en même temps été réparées. Pour des raisons d'ordre pratique, les divers articles du *Supplément* ont été numérotés, dans une numérotation continue, à la suite de ceux figurant dans le *Manuel*, mais ce léger inconvénient est compensé par une division du *Supplément* en chapitres et rubriques qui correspondent exactement à ceux et celles du *Manuel*. Il est à souhaiter que des remises à jour périodiques continuent à tenir au courant cet incompara-

ble répertoire. Telle est bien, du reste, l'intention de son auteur que l'on doit remercier d'avoir ainsi, en partie, remplacé par une publication française les célèbres bibliographies de la *Zeitschrift für romanische Philologie*.

Marcel THOMAS.

150. — BUONOCORE (Domingo). — Bibliografía literaria y otros temas sobre el editor y el libro. — Santa Fe, Instituto social, Universidad nacional del litoral, 1956. — 23 cm, 54 p. (Temas bibliotecológicos. N° 7).

Mince plaquette destinée par l'auteur à l'étudiant, au dilettante, au spécialiste, au bibliothécaire et au libraire.

Trois chapitres : le premier consacré à la bibliographie littéraire américaine et argentine, en donnant au mot « littéraire » le sens le plus large (sciences humaines), alors que le second traite de la mission de l'éditeur et le troisième du prix du livre argentin.

Le premier chapitre est de beaucoup le plus important et donne un tableau d'ensemble des moyens d'investigation mis à la disposition du chercheur (bibliographies, catalogues de bibliothèques, manuels, dictionnaires, etc.). Après avoir souligné la difficulté d'établir une telle bibliographie pour la période coloniale, dont les éléments les plus importants sont donnés en note (pp. 8-9), l'auteur souligne l'absence d'une bibliographie littéraire panaméricaine qui serait classée par pays, genres, etc. On se trouve en présence d'entreprises nationales, et les Etats-Unis jouent un rôle de premier plan non seulement par l'édition de répertoires généraux dans la mesure où ils mentionnent des travaux américains concernant la littérature argentine, mais par l'édition de la *Revista hispanica* et surtout par l'activité bibliographique de la fondation hispanique de la Bibliothèque du Congrès et de l'« Harvard council on Hispano-American studies ». Ouvrages de caractère bibliographique, bibliographies courantes, bibliographies de traductions, liste de périodiques, dépouillement d'articles..., tous les aspects sont abordés, sans compter la préparation par la fondation hispanique d'un catalogue analytique de tous les imprimés concernant la culture hispanique actuellement en cours d'élaboration. Mentionnant au passage les travaux du chilien José Toribio Medina, l'auteur passe ensuite à l'examen des publications argentines. Il n'existe ni bibliographie générale, ni bibliographie rétrospective, ni bibliographie courante argentines, mais des travaux partiels et des tentatives malheureuses sans suite. A défaut, l'auteur mentionne des catalogues de bibliothèques (catalogues de la Bibliothèque nationale, du « Jockey Club » de Buenos-Aires, de la Bibliothèque du Museo Mitre) et de libraires (Casavalle, Tomas Pardo, Librería « Cervantes »). Passant ensuite aux ouvrages de référence sur le plan à la fois argentin et international, l'auteur cite un certain nombre de manuels d'histoire littéraire au milieu desquels figure une histoire critique de l'historiographie argentine, suivie d'ouvrages sur la philosophie de la culture, sur les idées esthétiques dans la littérature. Puis, viennent les guides d'institutions culturelles, archives, bibliothèques, musées, les dictionnaires biographiques, les dictionnaires de langues, les dictionnaires d'anonymes et de pseudonymes et les conseils sur la manière d'écrire et de publier un livre.

Dans le second chapitre, l'auteur souligne le double aspect de la mission de l'éditeur : « homme de goût » et « homme d'affaires ». Homme de métier et homme cultivé, son rôle est d'autant plus important dans un pays neuf, alors que le public manque de maturité

intellectuelle et qu'il n'existe pas de critique responsable. Dans ces conditions, la manière de penser et de sentir d'une génération ne dépendrait-elle pas en grande partie de la sélection opérée par ses grandes maisons d'édition? Alors que Buenos-Aires monopolisait toute activité intellectuelle, les grandes villes de province, telles que Cordoba, Mendoza, Rosario, Tucuman, Santa-Fe... s'éveillent à la vie de l'esprit. Dans cet ordre, d'idées la création à Santa-Fe, de la maison d'édition « El litoral » paraît un événement culturel de premier ordre, car la première série de quatorze ouvrages édités par cette firme paraît la plus représentative de la culture argentine (liste en note p. 32).

Le prix du livre argentin se caractérise par la revalorisation du livre ancien et le renchérissement du livre neuf d'édition courante. Le premier fait est louable. Il y a un quart de siècle le livre national dédaigné comptait peu de lecteurs. Visiteur étranger, Anatole France pouvait considérer l'Argentine comme un « grenier », au même titre que l'« Égypte d'Auguste ». A l'époque présente, non seulement le livre ancien en général et le livre de luxe sont recherchés, mais des ouvrages et des périodiques argentins parus dans la seconde moitié du XIX^e siècle ou dans le premier quart du XX^e atteignent des prix considérables, bien qu'il s'agisse d'éditions communes, mais dont les exemplaires sont devenus rares. Cependant le problème le plus aigu est le prix du livre contemporain. Le livre argentin est le livre le plus cher du monde. Il pourrait en résulter une crise de la culture générale : le livre devenant un article de luxe. L'auteur examine les causes et les remèdes à porter à cet état de fait.

Précieuse surtout par le tour d'horizon bibliographique effectué qui paraît ne rien omettre de l'essentiel, cette brochure ouvre en outre les perspectives sur le marché du livre et le rôle de l'éditeur dans un pays nouvellement acquis à la culture intellectuelle.

Denise REUILLARD.

151. — Contemporary China. Economic and social Studies. Documents. Bibliography. Chronology. Ed. by E. Stuart Kirby, T. 1955. — Hong-Kong, University press, 1956. — 23 cm, pp. 193-247.

Le Séminaire de recherches sur les problèmes de la Chine contemporaine, dépendant du Département des sciences économiques et politiques de l'Université de Hong-Kong, donne dans ce volume le résultat des travaux qu'il poursuit depuis juillet 1954.

La partie bibliographique compte une vingtaine de pages consacrées en grande partie aux livres et articles en chinois ou en anglais parus à Hong-Kong de juillet 1954 à juin 1955.

Quelques études parues à Formose ces dernières années, tant en anglais qu'en chinois, et quelques publications parues en anglais au Japon et aux États-Unis, sont données par surcroît.

Un volume semblable est prévu au moins une fois l'an.

Le dépouillement de deux hebdomadaires anglais et de quatre hebdomadaires chinois de Hong-Kong apporte aux chercheurs les plus récentes sur les réactions de la Chine communiste devant les différents problèmes auxquels elle a à faire face. C'est le principal intérêt de cette bibliographie.

Marie-Roberte GUIGNARD.

152. — LAMPETTI (Enrico). — *Bibliografia ragionata delle riviste filosofiche italiane dal 1900 al 1955.* — Roma, Università, 1956. — 24 cm, 137 p. (Istituto di studi filosofici).

En dressant cet inventaire, l'auteur s'est proposé de donner une image aussi exacte que possible du développement de la pensée philosophique italienne contemporaine. Aussi a-t-il dû considérer non seulement les revues philosophiques proprement dites, mais encore les périodiques qui intéressent de façon indirecte ou occasionnelle les études philosophiques.

La première partie de l'ouvrage est constituée par une liste alphabétique qui inclut, outre les revues à destination essentiellement philosophique, les revues de pédagogie, d'études religieuses, de psychologie, auxquelles s'ajoutent enfin divers périodiques de caractère international publiés en Italie, comme *Angelicum*, *Antonianum*, *Doctor Communis*, *Gregorianum*. Ont été systématiquement laissées de côté les publications orientées exclusivement vers la vulgarisation, l'apologétique, la formation religieuse, ou consacrées à des disciplines situées aux frontières de la psychologie (psychopathologie, psychotechnique, métapsychique). Aux indications bibliographiques fondamentales est jointe, pour chaque titre, une notice détaillée dont l'ampleur atteint parfois deux à trois pages. Celle-ci indique les points essentiels du programme publié par la direction de la revue et précise le cas échéant — mais toujours sans porter de jugement de valeur — si la revue s'est écartée du programme qu'elle s'était initialement assigné. L'article s'achève par une liste des collaborateurs et l'indication des tomes possédés par les principales bibliothèques italiennes.

La deuxième partie du volume est consacrée à diverses revues qui, sans être philosophiques par destination, ont publié des articles intéressant la philosophie (périodiques de culture générale, d'histoire, de droit, de philologie, etc). Pour ces revues, l'auteur indique seulement lieu et date de publication ainsi que la liste des principaux collaborateurs ayant donné des articles de caractère philosophique.

L'ouvrage est complété par des tables qui en accroissent encore l'intérêt : tableau chronologique des revues recensées, table topographique indiquant le siège de la direction de chaque revue (et non le lieu de publication), table des centres de culture philosophique, enfin table alphabétique générale. On notera que les actes académiques et les annuaires universitaires ont été laissés de côté quand ils ne présentent pas de périodicité et les caractères d'une revue.

Au total, un ouvrage riche de renseignements, bien présenté et qui rendra de grands services à qui voudra étudier la philosophie italienne d'aujourd'hui.

Roger MARTIN.

153. — SIMON DIAZ (José). — *Bibliografia de la literatura hispanica. Tomo 4.* — Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, Instituto Miguel de Cervantes de filología hispanica, 1955. — 25 cm, x-823 p.

M. Simon Diaz, bibliothécaire puis professeur, se propose de nous donner un répertoire complet de littérature hispanique. Il étudiera les langues castillane, galicienne, catalane et basque dans le monde entier. Il inventorie non seulement les œuvres originales, mais tous les travaux espagnols ou étrangers traitant de ces mêmes œuvres. Il ne fait exception que pour les textes juridiques et mathématiques.

Le tome 4 de cette monumentale bibliographie est le premier de ceux consacrés aux

Siglos de oro de la littérature castillane : XVI^e et XVII^e siècles. En tête du livre, l'auteur recense les ouvrages généraux d'histoire littéraire de ces deux siècles, puis il examine les collections de textes et les anthologies; pour ces dernières il indique les premiers vers de chaque poésie. Ensuite commence la bibliographie proprement dite des ouvrages. Auteurs et anonymes classés aux premiers mots du titre sont rangés dans un ordre alphabétique continu depuis *Abad (Antonio)* jusqu'à *Ajofrin (Alfonso de)*.

Chaque notice comprend un répertoire des manuscrits des œuvres demeurées inédites, les éditions successives de chaque œuvre de l'auteur avec indication des grandes bibliothèques où elles se trouvent en Espagne et hors d'Espagne, avec les cotes, les traductions s'il y a lieu, enfin les études sur ces œuvres. Pour certains auteurs en tête de la notice quelques lignes de biographie.

Cette œuvre essaye d'être un catalogue complet de tout ce qui a paru aux « siècles d'or ». Pour cela, M. Simon Diaz a recensé les œuvres disséminées dans les ouvrages d'autres auteurs sous forme de poésies laudatives, de panégyriques, de dédicaces, etc. Il a noté les participants à des tournois poétiques, les censeurs... Quand ce travail sera terminé, des centaines de noms s'ajouteront à ceux connus jusqu'alors.

Le volume est suivi d'index très détaillés, très précieux pour le chercheur : index onomastique, table des premiers vers des poésies, table des premiers vers des œuvres dramatiques, index des bibliothèques possédantes et index des thèmes littéraires.

L'auteur annonce qu'il a en partie rédigé les volumes suivants. Souhaitons que cette œuvre gigantesque, qui demande des recherches énormes, ne soit pas trop longue à paraître et admirons sans réserve la méthode, le soin et la précision remarquable avec laquelle elle est composée.

Marie-Thérèse LAUREILHE.

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

154. — The Documentation of applied chemistry. (In : *The Journal of documentation*. Vol. 12, n° 2, June 1956, pp. 94-113).

The Documentation of applied chemistry. The future : the role of professional and learned societies; how can further cooperation take place? (In : *The Journal of documentation*. Vol. 12, n° 3, Sept. 1956, pp. 153-170).

The Future of documentation in applied chemistry : the role of industry. (In : *Aslib proceedings*. Vol. 8, n° 3, Aug. 1956, pp. 212-219).

Le premier Congrès international de documentation de chimie appliquée a siégé à l'Institut français de Londres, du 23 au 25 novembre 1955, et groupé 300 membres. Dû à l'initiative de l'Union internationale de chimie, il a examiné les divers aspects de la documentation chimique dans le cadre national et dans le cadre international ainsi que le rôle des gouvernements, de l'industrie, des sociétés savantes et les possibilités de coopération. Les communications publiées par l'Aslib ne donnent qu'un aperçu très incomplet de la question puisque seules, la participation britannique et la participation soviétique y sont représentées. Entre autres lacunes, les organismes français n'y sont pas décrits quoiqu'ils représentent des réalisations de valeur, particulièrement dans le domaine de la coordination.

M. D. Yu Panov fait une communication sur l'Institut d'information scientifique de

'*Académie des sciences de l'U. R. S. S.* Fondé en 1952, cet organisme assume les tâches habituelles des services de documentation : groupement des textes — publication de comptes rendus analytiques — service photographique — service de traductions. Son activité englobe les sciences pures et une partie des techniques. Chaque discipline donne lieu à un bulletin analytique auquel il peut être souscrit séparément. Les dépouillements atteignent 1.000 publications soviétiques et 9.000 périodiques étrangers écrits en 41 langues différentes. Le nombre des comptes rendus fut de 100.000 en 1954 et exigea 17.042 pages.

M. V. V. Serpinsky étudie l'un des bulletins analytiques *Referativnyj Zurnal Khimija*. Créé en 1953, il assure régulièrement le dépouillement de 5.000 périodiques mais les livres, les mémoires publiés par les Instituts scientifiques, les brevets d'invention lui échappent en partie; seule une coopération internationale permettrait de combler cette lacune. Toutefois 75.000 comptes rendus ont été publiés en 1955 dont 10.000 relatifs aux brevets. Le classement systématique est plus subdivisé que celui des publications similaires, mais un système de renvois facilite les regroupements. Pour chaque notice, le nom d'auteur et les titres sont donnés dans la langue d'origine et dans la traduction russe, l'analyse comprend tous les schémas, formules, illustrations jugés utiles ce qui permet plus de concision. Des index sont établis : auteurs, brevets, formules, matières (noms chimiques), réactions organiques; les noms d'auteurs sont répertoriés dans les deux langues, l'index des formules suit le système de Hill, nous n'avons aucune indication sur l'index des noms chimiques, et le système adopté pour l'index des réactions n'est pas nettement exposé, ce qui est regrettable puisqu'il donne, paraît-il, satisfaction.

L'édition de la littérature chimique en Union soviétique fait l'objet de la communication de M. N. M. Zavoronkov. En Union soviétique, les affaires d'édition sont propriété de l'État, il existe pour la littérature chimique (livres et périodiques) de nombreux organismes spécialisés ayant toutefois leur autonomie financière. Des conseils scientifiques leur sont attachés; les manuscrits doivent être acceptés, non seulement par l'organisme éditeur, mais aussi par les fondations scientifiques ou les sociétés industrielles compétentes, l'ouvrage accepté est édité le plus souvent à titre onéreux mais une subvention de l'État ou de l'organisme consulté comble le déficit. La demande en livres est très élevée et les prix sont sensiblement inférieurs à ceux des autres pays. Un aperçu intéressant de la production en chimie est donné par le *Guide bibliographique de la littérature chimique soviétique* de I. A. Baitin qui couvre de 1920 à 1951.

M. R. S. Cahn parle du rôle des sociétés savantes et des sociétés professionnelles. La tâche essentielle des sociétés savantes est la publication in-extenso des mémoires de la recherche; viennent ensuite la publication des bulletins analytiques ou signalétiques. M. R. S. Cahn montre les difficultés rencontrées par la « Chemical Society » de Londres. L'édition du *Journal* consacré aux mémoires devient ruineuse, par suite de l'accroissement des textes à publier; la Société fait un prix réduit à ses membres, un prix élevé aux institutions scientifiques et aux entreprises industrielles; malgré cela, le nombre des acheteurs individuels ne cesse de diminuer en même temps que s'accroît le volume de la publication dont le financement devient impossible. L'aide de l'État et celle de l'industrie s'imposent. Les « abstracts » représentent une charge qui dépasse un million de dollars; la situation, meilleure actuellement, deviendra bientôt aussi critique que celle du *Journal*. Une heureuse innovation est celle de l'organe d'information rapide *Current chemical papers* auquel est annexé un service de photocopies. La bibliothèque est un centre de lecture et

de prêt (8.000 volumes envoyés par la poste annuellement). On peut souhaiter le développement d'autres activités dans le sens de l'édition, de la conservation des données expérimentales, de la discussion de questions telles que l'unification de la nomenclature, dans le cadre de l'Union internationale de chimie.

Entrant plus nettement dans la question, M. J. D. Rose étudie le rôle de l'industrie. Le chimiste industriel use largement de toutes les sources de documentation et ne sépare pas la science pure de la science appliquée. Toute firme d'importance suffisante a son centre particulier qui fait largement appel aux centres extérieurs et pourrait subventionner ceux-ci. Les trois opérations — déjà citées — de la mise en œuvre d'une documentation représentent des tâches essentielles, on peut considérer en outre la *coopération* dont le but est d'éviter de refaire un travail déjà fait ou d'entreprendre une recherche qui peut être exécutée ailleurs dans de meilleures conditions. Les documents à considérer sont des textes édités ou des textes non publiés, plus difficile à atteindre. Il faut toutefois savoir éviter l'encombrement et, par conséquent, connaître exactement les besoins de la firme; la notion de *choix* s'affirme; on aura recours à des spécialistes ayant à la fois de solides connaissances en chimie et une formation de documentaliste. Des techniciens, ayant une expérience de plusieurs années des services qui utiliseront la documentation, pourraient être chargés de ces tâches.

La question de la *coopération* est reprise par J. Knox. C'est, nous dit-il, vers les collectivités que les sociétés savantes doivent s'orienter pour trouver des débouchés : centres de documentation, autres sociétés savantes, bibliothèques publiques ou privées. Les bibliothèques locales, riches en livres scientifiques, jouent souvent le rôle du centre de documentation que les petites industries n'ont pas le moyen de créer. Les possibilités d'organisation sont à envisager en ce qui concerne les analyses et les traductions; on traduit trop sans autre but que traduire; pour ces tâches, on pourrait concevoir de grandes centrales régionales; la coopération de l'auteur rédigeant lui-même le sommaire d'un mémoire ou d'un livre est une bonne simplification. Les méthodes ont besoin d'être reconsidérées et toute activité devrait se rattacher, au moins partiellement, à l'organisation générale.

Yvonne ISAMBERT.